

Libération

«ER
K

Rites et déroutement du Japon rural

Dans «Lettres d'Ogura», Hubert Delahaye dépeint le déclin des campagnes nipponnes et la pérennité des traditions face à l'érosion du temps.

Une vingtaine de maisons adossées à la colline, face à une vingtaine de rizières grandes comme la main et voilà Ogura. Hameau du Kansai niché dans la lointaine périphérie de Kyoto, Ogura est en dehors des radars touristiques et des carrefours stratégiques. La montagne sert de décor, les cigales de bande-son. Hubert Delahaye s'y est arrêté comme on fait le tour d'une île oubliée. Ancien sinologue au Collège de France, il explore un monde en miniature qui s'enfuit et s'éteint en silence. Dans des lettres sans esbroufe ni effervescence ravie, il saisit par petites touches le quotidien d'Ogura et d'une poignée de ses habitants vieillissants confrontés à l'impermanence des choses et au rythme immuable des saisons. Et, à partir d'Ogura, il parvient à raconter le Ja-

pon rural, cet archipel dépeuplé et déclassé dont les villages côtiers comme les hameaux des plaines rases ont souvent des allures de terminus et de vestiges d'un passé heureux.

Retenue. Ses lettres sans destinataire sont des impressions, des bribes de vie et des demi-confessions empreintes de banalité, nourries de mystique et de silence. Il s'y glisse des souvenirs qui s'effacent et des coutumes qui perdurent sans être questionnées. Choses vues d'une campagne où la «frontière n'est pas toujours étanche entre l'animé et l'inanimé».

Dans ce Japon qui semble se retirer parfois du monde, Ogura est un embarcadère. On s'imisce dans cet univers où la nature est souveraine et l'homme un simple compagnon de passage. Bien sûr, il y a les ancêtres, vivants ou errants. Mais comme le note Hubert Delahaye, «On est là, cela ne veut pas dire "on est". L'"être" n'est pas une notion locale. Un Descartes de l'Extrême-Orient aurait dit: "Je suis né donc je suis là." "Etre" renvoie à "être là pour l'instant"».

Le néant invite à la modestie. Car à Ogura, la vie s'en va. On quitte le village pour la ville ou le cimetière et «c'est une harmonie qui se rompt, une maladie qui menace, un souf-



Dans ces lettres, la nature est omniprésente. PHOTO THOMAS KIEROK, LAIF-REA

fle mauvais», écrit Delahaye en pudique empathique. Alors la communauté vacille un peu plus dans ce village, tout comme dans bon nombre de quartiers et de hameaux de l'archipel, où les «coutumes ont cimenté une société, où la notion de collectif est omniprésente: des carences des uns viendra le détriment de tous». La morale sociale confucéenne «lourde comme une enclume» a fait le reste. Toilette du sanctuaire shinto, fête du travail ou des

morts, le village se retrouve autour de ses rites et des siens. On remercie l'autre. On parle du temps pour sonder la générosité des saisons et de la nature. On vante la qualité du riz, des prunes acides ou de la bonite séchée. Avant de saluer la promesse d'une naissance inespérée dans cette vallée qui s'éteint. Hubert Delahaye ne théorise jamais, il écoute et regarde comment la «bonne marche des choses» est faite à la fois de respect, de modération, de

retenue. Et de cette faculté toute japonaise de savoir lire l'air (le *kāki*), de sentir l'atmosphère d'un lieu, l'état d'esprit d'une personne, ses non-dits et ses silences. Dans ces *Lettres*, on croise des nonagénaires contemplatifs, rieurs ou inquiets, des «vieux du monde qui attendent», méditent et perdent la tête. Surtout, on accompagne la «vieille dame» qui s'apaise en posant ses yeux sur la cime des monts voisins: «La montagne lui appartient et elle en

fait partie.» Elle suit le vol vespéral du milan. S'attarde sur des photos de famille. Se fait du souci pour ses trois filles et ses petits-enfants qu'elle accueillera pour la fête de Jizō, en août. Puis elle glisse sur son tatami et disparaît.

Libellules. Sans appuyer le trait, Hubert Delahaye esquisse des choses qui en apparence n'ont l'air de rien sur les Japonais. «Ils sont très forts quand il s'agit de ne penser à rien.» Il évoque leur «capacité à somnoler qui tient du prodige», leur volonté de ne pas trop parler de politique et de se «faire bien voir des esprits et des kami-sama», les divinités. Fantômes et disparus s'invitent dans un paysage ouvert sur la nature. Elle est omniprésente dans ces lettres. Ce sont les «gouttes grasses, épaisses et tièdes» du *tsuyu*, la pluie des pruniers de juillet, qui font taire les cigales. Bientôt, les libellules feront leur apparition au milieu des salamandres au ventre rouge, des lucanes, des criquets qui pullulent sur les digues des rizières et font la joie des entomologistes en herbe. Village vieillissant dans la poussière du temps, Ogura renoue alors avec la vigueur estivale, la luxuriance végétale. Avant de dévisser dans l'automne.

ARNAUD VAULERIN
Correspondant au Japon

HUBERT DELAHAYE
LETTRES D'OGURA
L'Asiathèque,
118 pp., 9,90 €.